

Edith Wharton

**LA MAISON
DE LIESSE**

grand nombre d'êtres ternes et laids avait été dit. — Elle parcourut d'un regard
chose dans son état ? — et la densité de ses cis n'ont
longues et légères enjambées, Selden prit conscience du poids
échantillon moyen de féminité lui fit pleinement
rue humide. « Quel délice ! Marchons un peu », dit-elle, puis sortit
par trouver un facre et puis nous inventeront
soigneusement élaboré. Ses jugements sur
femmes à la poitrine plate qui se battaient avec
beaucoup ; mais si, moi, je suis assez vieille, vous
a tellement de gens qui viennent
soudaine intimité qu'im
Mrs Van Osburgh, le temps
une heure, la m...
deux heures à a...
pour Rhinebeck. « Et il n'y
expliquer qu'elle venait de
? On n'a pas plus chaud ici
même venir vous assoier
joyeusement que telle était sa mission dans la vie
anniversaire que lui prêtaient ses rivales ? « Que
incessante. Cela faisait-il pour de bon onze ans
et son voile, elle retrouvait le teint de jeune fille
vif, si haut en couleur sur le fond terne de la vie
jusqu'au voyageur de banlieue se précipitant vers son
personnes, en les frotant, prirent le temps de
heureux hasard ! » Elle s'avança vers lui, souriant
être vue, elle trouverait moyen de l'éviter et la
du trajet menant tout droit à la sortie et la des
les plus simples semblant toujours découler de
en lui un vague regain d'intérêt ; elle avait charge
imposée à lui. Rien, en Lily Bart, n'avait chargé
la conviction qu'elle attendait quelque un
dissimulant autour d'elle pour gagner le quai ou
s'écouler peut-être - telle était son hypocrisie
; mais son apparente indécision l'intriguait. Elle
de campagne qui se disputaient sa présence
qu'il était tombé sur elle alors qu'elle se reposait
de l'année ? Si elle avait eu l'air de prendre
à la campagne ; mais que faisait donc Miss Bart
début de septembre, et il regagnait son trajet
de se raviver à la vue de Miss Lily Bart. C'était
Central Station, à cette heure de pointe, sur
Selden, surpris, s'immobilisa. Dans la foule de

Edith Wharton

**LA MAISON
DE LIESSE**

Edith Wharton's novel 'The House of Liesse' is a complex work of fiction. The text surrounding the title is a dense, circular arrangement of words and phrases, likely representing the intricate plot and characters of the story. The words are in various colors, including red, blue, and green, and are arranged in a way that creates a sense of depth and movement. The central title is in large, bold, red letters, standing out prominently against the background of smaller text.



GALLIMARD

Collection **L'Imaginaire**

Edith Wharton

**LA MAISON
DE LIESSE**

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marc Chénétier

Préfaces d'Alice Kaplan
et Emmanuelle Delanoë-Brun

Gallimard

Edith Wharton est née le 23 janvier 1862 à New York dans une famille de la haute société du New Jersey. Elle commence à écrire dès l'âge de onze ans mais publie son premier roman à quarante. Elle épouse Edward Wharton, un riche oisif, dont elle divorce en 1913 pour s'installer définitivement en France et se consacrer à l'écriture. Dans son œuvre féconde, elle peint le déclin et la corruption du grand monde américain : *La maison de liesse* (1905), *Le temps de l'innocence* (prix Pulitzer 1920), *Vieux New York* (1924). Elle reçoit la Légion d'honneur en 1916 et meurt le 11 août 1937, près de Paris.

1

LA TRAVERSÉE DE LILY BART

Réfléchissant à la première traduction de *La maison de liesse* en France, Edith Wharton écrit à un ami américain en avril 1907, depuis la maison de son frère au 3 place des États-Unis : « J’observe tout au long de l’hiver l’effet produit par *La maison de liesse* sur les lecteurs français, voyant d’abord combien la traduction l’a modifié et ensuite leur propre point de vue. Ce contact avec de nouveaux publics est fort intéressant, et pourra contribuer à formuler une autocritique plus claire, n’est-ce pas¹ ? » On sent tout l’optimisme d’une écrivaine de quarante-trois ans, forte du succès de son deuxième roman, qui a rejoint la liste des best-sellers - 100 000 exemplaires vendus en 1905, lui annonce son éditeur, incrédule. Dans sa curiosité, son ouverture d’esprit, on reconnaît aussi une absence de vanité, alliée au modeste désir de s’améliorer par ce que la France littéraire pourra lui apprendre.

The House of Mirth a vite attiré un public français, pour des raisons souvent plus idéologiques que littéraires. Dans une préface qui souligne l’aspect documentaire du roman, Paul Bourget remercie Wharton d’avoir dressé le portrait d’« archimilliardaires » dans une Amérique qui prétend

prôner l'égalité. *La Revue de Paris* conseillait aux jeunes filles françaises de lire *La maison de liesse* pour résister à la tentation de s'américaniser. Dans l'Amérique de *La maison de liesse*, dira Jean Lionnet dans *La Revue hebdomadaire*, il n'y a « ni noblesse, ni distinction intellectuelle ou physique, ni sens artistique : rien d'une véritable aristocratie² ». Mais Wharton ne se prive pas non plus de se moquer des aristocrates européens au service des riches américains. Elle conduit son beau monde jusqu'à Monte-Carlo, pour fréquenter de « vrais » nobles, tel lord Hubert Dacey, « qui semblait avoir consacré ses plus belles années à guider les riches vers le bon restaurant », et qui connaît l'unique cantine de la région où l'on prépare correctement les petits pois.

Ce réquisitoire contre la société américaine - c'est ainsi qu'est perçu *La maison de liesse* à sa sortie en France en 1907 -, qui a dû conforter à l'époque le sentiment de rivalité d'une élite française à l'égard de ses pairs américains, pèse moins sur le destin de ce grand roman que le personnage indéchiffrable de Lily Bart. Le premier traducteur de *The House of Mirth*, Charles Du Bos, a changé le titre du livre en lui substituant *Chez les heureux du monde*. Aujourd'hui, Marc Chénétier restaure *La maison de liesse*, titre lié à l'épigraphe : « Le cœur des sages est dans la maison de deuil, et le cœur des insensés dans la maison de liesse. Ecclésiaste (VII, 4) ». Ainsi est lancée la devinette qui traverse l'intrigue : dans quel domaine Lily va-t-elle vivre, celui de l'insouciance ou celui de la mort ?

Lily Bart, femme de vingt-neuf ans, d'une beauté que Wharton décrit jusqu'à ses cils, comprend vite que sa valeur dépend de cette beauté, car elle n'est pas une héritière. Elle n'a que l'espoir d'un beau mariage. Tout s'annonce bien, car elle a assez de prétendants pour refuser les moins drôles. Depuis la première scène du roman à Grand Central Station, lorsqu'elle croise Lawrence Selden et décide de prendre le thé chez lui, elle ne cesse de se compromettre, sans s'en rendre compte. On l'observe

quittant l'appartement de Selden : c'est un premier faux pas. Plus tard, des rumeurs vont l'accuser d'avoir séduit le mari de Bertha Dorset ; ensuite, elle se voit décerner un mauvais point pour avoir fréquenté les Gormer, des individus de second rang. Elle perd aux cartes, s'endette, car elle veut être de la fête. Et chaque ride, chaque nuit blanche menace son avenir - elle qui ne vit que par les apparences.

Lily Bart est beaucoup trop lucide pour être la cousine américaine d'Emma Bovary, en proie à l'illusion romantique. En fait - et c'est là qu'elle nous fascine -, elle se fiche des défis du beau monde. Une fois dénoncée par son milieu comme « femme délurée » - c'est ainsi que Chénétier traduit « *fast girl* », accusation qui blesse toujours les adolescentes -, elle se procure des lettres d'amour de Bertha Dorset à Lawrence Selden. Il lui suffirait de les utiliser afin de se trouver à nouveau en position de force, mais elle les jette au feu. Dans un monde où chaque geste possède une valeur stratégique, elle est finalement dégoûtée par la ruse. La divorcée Carry Fisher se fait la porte-parole d'Edith Wharton lorsqu'elle dit de Lily : « Des fois... je me dis que ce n'est que de l'étourderie... et puis, à d'autres, que c'est parce qu'au fond elle n'a que du mépris pour ce qu'elle tente d'obtenir. Et c'est la difficulté qu'il y a à trancher qui fait d'elle un objet d'étude si intéressant. »

Alors on l'étudie, horrifié par sa déchéance, admiratif de sa solitude, de son mépris. On n'arrive jamais à trancher. Elle refuse les prétendants jusqu'au moment où elle décide de se contenter de l'un d'eux... mais sa réputation a tellement souffert que c'est lui qui la refuse. Cet homme s'appelle Simon Rosedale, pur arriviste doté par Wharton de tous les clichés antisémites de l'époque, mais qui sera en fin de compte la seule personne avec qui Lily partagera un moment de sincérité. Car il est le seul de leur milieu à avoir connu d'autres mondes, d'autres quartiers.

En lisant les dialogues d'Edith Wharton, on s'émerveille d'y reconnaître ce que Nathalie Sarraute appellera, vers 1940, la « sous-

conversation » : dans les échanges de Lily avec Selden, qui frôlent l'amour sans jamais l'atteindre, et dans ceux avec Rosedale, qui oscillent entre vénalité et franchise, la vérité émerge à travers une constante joute verbale. Puis vient la scène la plus effrayante du roman, où Gus Trenor attire Lily chez lui. Elle lui a donné un peu de son argent à jouer en Bourse, mais elle apprend qu'il a misé ses propres fonds pour la rendre redevable. La scène de leur confrontation est d'une étonnante actualité : le prédateur, déguisé en protecteur, se sert d'un discours d'amoureux blessé où se mélangent abus de pouvoir, chantage sexuel et rage alcoolique. Dans le sombre vestibule où Lily arrive, croyant venir dîner avec sa femme, il bloque la porte avec un fauteuil. Puis il demande son dû : « Sacrebleu, d'habitude, le monsieur qui offre le dîner a le droit de s'installer à table ! » Nous sommes plus d'un siècle avant le mouvement des femmes contre le harcèlement. Par une superbe coïncidence entre les âges, Edith Wharton avait choisi de franciser l'expression anglaise « me too » pour baptiser son pékinois adoré de l'époque (car c'est une femme à chiens) : elle le nomma « Mitou ». Elle aurait certainement été de la lutte.

Autre scène d'anthologie : à l'apogée de sa gloire, Lily participe au *tableau vivant*, jeu de la bonne société qui consiste à mettre en scène des chefs-d'œuvre. Elle est tentée de jouer Cléopâtre mais décide de s'inspirer de *Mrs Lloyd*, de Joshua Reynolds, un tableau presque démuné d'ornement où une femme longiligne, habillée en draps diaphanes, se penche sur le tronc d'un arbre pour y graver le nom de son mari. Lily l'incarne si bien que « c'était comme si elle n'était pas sortie de la toile de Reynolds mais venait de s'y introduire »... Sauf que Lily n'aura jamais le nom d'un mari à graver sur un arbre. Après son spectacle triomphant, au milieu du roman, tout va la conduire à sa perte.

Enrichie à la suite de la guerre civile, jouissant d'une fortune issue du chemin de fer et des manufactures, l'Amérique de 1905 est au seuil d'une première phase de domination mondiale, à l'opposé, par son optimisme,

de la décadente Belle Époque française. Edith Wharton, qui signe en 1897 un livre sur le décor des maisons et qui a surveillé de près la construction de son magnifique « The Mount », dans le Massachusetts, n'a pas d'égale dans la description de l'habitat de cette classe oisive de la côte Est, des somptueuses demeures de la Cinquième Avenue à celles, encore plus immenses, de Newport, dans le Rhode Island. Elle remarque que le nouveau riche, avide de culture, ne résiste pas à la tentation de donner à chaque pièce de son *home* un style différent. Nous sommes ici au cœur du « Gilded Age », termes que l'on traduit en français par « âge d'or ». Mais dans le mot « *gilded* » il y a, plus encore que dans « doré », la notion de faux luxe, d'artifice. En baptisant son héroïne Lily Bart, Wharton pensait-elle à l'expression « *gilding the lily* », c'est-à-dire gâcher quelque chose qui est, en soi, profondément beau ?

La maison de liesse doit se lire un plan de New York à la main. Wharton nous raconte la déchéance de Lily Bart à travers ses déplacements : partant des quartiers huppés de l'East Side, elle croise la Sixième Avenue ; allant vers l'ouest, elle s'arrête brièvement dans un atelier de mode mais n'arrive pas à apprendre à décorer les chapeaux. On la retrouve enfin dans une triste pension, aussi loin de son paradis perdu que la maison Vauquer du père Goriot l'était du faubourg Saint-Germain. Pourtant le récit que nous livre Edith Wharton des derniers jours de son héroïne n'a rien de grotesque ni de misérable. C'est une douce fin, lente et onirique, qui finit par rendre à Lily Bart toute sa dignité perdue, et qui nous laisse - nous lecteurs - porteurs d'un éternel regret.

ALICE KAPLAN

1. Edith Wharton, lettre inédite à Clyde Fitch, 14 avril 1907, Edith Wharton Collection (Box 25, folder 769), Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University, traduit de l'anglais par Alice Kaplan.

2. Cité par Valérie Ricard, à qui je suis redevable pour son analyse de la réception de *The House of Mirth* en France. Voir son « Edith Wharton Traducteur » dans « Passeurs de la littérature des États-Unis en France », *Transatlantica* (décembre 2022).

OBJET, MON BEL OBJET...

Que veut Lily Bart ? Sur le quai de la gare de Grand Central Station à New York, elle hésite, incertaine de la voie à prendre, un lundi de septembre 1905. Elle est belle, Lily Bart, avec sa couronne de cheveux bruns, ses toilettes raffinées, son allure souple et dynamique. Elle l'est dans le regard de Lawrence Selden, qui la décrit d'un œil appréciateur, aussi surpris qu'amusé de la trouver là, au milieu des banlieusards et banlieusardes qui se précipitent vers leurs wagons respectifs après une journée de travail ou de courses. Car quel spectacle en effet que cette jeune femme de vingt-neuf ans, qui aime la fête et le beau monde et se régale de la vie, si loin de la brouillonne mêlée des usagers fatigués. Selden est séduit, on le serait à moins.

Mais si elle rayonne sur son quai de gare, vive de mouvements autant que d'esprit, Lily Bart n'en est pas moins à un point critique de son existence. Sa jeunesse est en train de passer, peut-être l'artifice commence-t-il à venir en aide à la nature pour soutenir son éclat ; il va falloir qu'elle se pose, qu'elle assure enfin sa situation. Parce qu'elle coûte cher, Lily Bart, et après les spéculations malheureuses de son père, que la

ruine a tué, elle n'a ni la fortune pour s'entretenir, ni les moyens de s'assurer ne serait-ce qu'un revenu qui de toute façon ne suffirait pas à son train de vie dispendieux.

En un chapitre, tout est dit ou presque du dilemme du personnage et de sa situation aussi magnifique que misérable de bel objet pour un regard masculin qui s'en régale. Est-ce là un destin enviable, interroge Edith Wharton à l'ouverture du xx^e siècle, alors qu'on entre à grands pas dans la société des images, la société du spectacle, dira-t-on bientôt ? Quand elle se met en scène dans une robe de mousseline fluide, lors d'une soirée dans le grand monde où l'on vient admirer les femmes des grandes familles new-yorkaises qui s'adonnent aux tableaux vivants, Lily arrache sans mal des cris ravis. Ravis, mais aussi lubriques. On la mettrait bien dans son lit, Lily Bart ; et Gus Trenor, financier influent sur Wall Street, n'hésite pas à aligner les billets verts dans l'espoir d'y parvenir, tandis que Lily, qui saisit mal la logique capitaliste et marchande du monde dans lequel elle évolue, voudrait continuer à s'amuser aussi longtemps que possible et à jouer, avec les cartes et les hommes. Les dettes, en attendant, s'accumulent.

Alors, il faudrait qu'elle se marie, Lily, de préférence à un homme riche ; mais ceux qui demeurent célibataires ont soit la grise mine d'un Percy Gryce, qui veut d'abord une femme sage avec qui profiter de sa fortune pour asseoir sa réputation de gardien du temple de la respectabilité américaine, soit le souci capitaliste de consolider leur position au sommet de la hiérarchie financière états-unienne en épousant des filles argentées. Lily, elle, tel le lys à qui elle doit son nom, n'a pas un sou, elle vit de la générosité de ses riches parents et amies, mais sans bien saisir qu'ils attendent d'elle qu'elle se montre digne de l'investissement qu'elle représente à leurs yeux.

Parce que comme le lys, elle plie aussi au vent. Inconstante, Lily accumule les impairs sociaux et se forge une réputation de coureuse d'hommes et de portefeuilles, parce qu'elle aura imprudemment accepté

de prendre le thé chez l'un ou laissé un autre investir pour elle en Bourse un argent qu'elle n'a pas. Et le piège, lentement, se referme sur une Lily que toutes et tous observent, et qui voit de son côté ses riches amies profiter d'une liberté de mœurs à laquelle elle aspire, protégées par leur statut de femmes mariées. Lily hésite, tente de séduire Percy Gryce, mais tombe sous le charme romantique d'un Selden impécunieux, qui jouit, lui, de sa liberté d'homme socialisé à travailler sans qu'on lui en fasse reproche, et qui peut, même sans biens, demeurer dans les cercles enviables du meilleur monde. Elle effraie le riche célibataire trop terne, puis s'effraie d'avoir déclenché les ardeurs brutales du mari d'une de ses amies fortunées qui lui permet, en l'invitant, de continuer à prétendre à un train de vie hors de sa portée.

Et le drame s'installe avec tous les regards qui se portent sur Lily. Il y a celui de la femme de ménage qui la surprend dans l'escalier de Selden et qui la fera chanter ; celui de Rosedale, l'arriviste juif qui ferait bien de la jeune femme la clé de son entrée dans le monde (parce qu'on n'aime pas les Juifs, dans la bonne société new-yorkaise du début du xx^e siècle, et le roman n'en fait pas mystère). Il y a celui de Selden, fasciné mais capable de deviner le danger qui s'approche de la naïve inconstante ; il y a celui de Mrs Peniston, la tante qui a recueilli la jeune femme ruinée et qui exige d'elle une exemplarité à laquelle Lily ne sait se plier. Des regards parmi tant d'autres, qui progressivement défont la réputation de Lily et lui ferment les portes du monde doré dans lequel elle a pourtant grandi.

La maison de liesse est l'histoire d'une ascension, puis d'une chute ; une histoire d'héroïne qui a tout pour elle, sauf la force de caractère, et qui s'en mordra les doigts. C'est un mélodrame du xx^e siècle naissant, un conte pour un nouvel ordre gouverné par l'apparence et le capital. Le capital de Lily, c'est son apparence, pour son bonheur et pour son malheur. Lily est un bel objet comme sait en fabriquer le nouveau monde de l'industrie et du capitalisme états-uniens, qui produit des fortunes pour les afficher en

couvrant ses femmes de bijoux et de toilettes et en les installant dans des palais urbains où elles font valoir la puissance de leurs maris en organisant des fêtes somptueuses. Mais peut-on se contenter d'un tel sort ? Quand Selden fait entrevoir à Lily un autre univers, une république des idées, elle se laisse tenter - mais elle comprend aussi que cette république est fabriquée par et pour les hommes, qui seuls s'en donnent la clé. Ils sont des sujets, quand Lily n'existe, elle, que pour satisfaire leur regard et leurs désirs. Les siens, en revanche, lui coûtent beaucoup trop cher.

Edith Wharton a quarante-trois ans quand elle écrit le roman, qui paraît par épisodes dans *Scribner's Magazine* et remporte un succès immédiat. Il y a vingt ans qu'elle est mariée à Teddy Wharton ; elle est née dans une riche famille de New York, il appartient à une riche famille de Boston, il a douze ans de plus qu'elle. Le mariage n'est pas heureux, le couple divorcera en 1913. Edith Wharton connaît parfaitement le monde qu'elle décrit dans son premier roman, cette société de l'âge qu'on dit alors « doré » pour décrire la période qui s'ouvre au lendemain de la guerre de Sécession (1861-1865), marquée par une croissance économique sans précédent, l'expansion territoriale, une immigration massive et l'explosion du capitalisme industriel et financier. Mais, loin de s'émerveiller de ce temps où s'affichent la puissance et la splendeur, elle l'analyse avec le regard acéré de celle qui en connaît aussi le prix, et qui refuse un destin d'objet.

Edith Wharton n'est pas Lily Bart. Elle montre même peu de tendresse à l'égard d'un personnage qui se prête trop docilement au jeu de la féminité et se satisferait éventuellement de son rôle de trophée. Edith Wharton le connaît trop bien, ce jeu ; elle s'en est extraite par les livres, malgré les injonctions de sa mère qui voyait d'un fort mauvais œil la passion de sa fille pour les lettres et qui aurait voulu en faire une reine de la société accomplie. Avec Lily Bart, Edith Wharton propose aux lectrices férues de romance un personnage peu enviable de princesse couronnée

puis écrasée par le beau monde – parce que la cage dorée a son revers sombre et que ses violences ne sont pas moins mortelles d’être habillées de velours et de dentelles. Lily Bart n’a pas la force de caractère pour s’en dépêtrer. La chute n’en est que plus rude pour une jeune femme mal cultivée, qui n’a que des modèles bien pauvres auxquels se raccrocher, un sentimentalisme de bas étage, de romans féminins peuplés de furies vengeresses et de dames de la charité au grand cœur. Le conte est amer, le mélodrame pitoyable, et son héroïne n’est pas à la hauteur, cingle Wharton avec une ironie froide.

Lily Bart n’est jamais épargnée, papillon pris dans les flammes des regards et qui en retour ne voit rien. Mais le roman, lui, est formidable, d’attraper avec tant de mordant la figure d’une femme-objet, femme-spectacle, dont l’autrice expose sans complaisance l’existence en forme de gâchis. Il est formidable, aussi, de laisser apparaître au grand jour la brutalité d’un modèle économique, social et culturel au pouvoir de fascination aussi immense que ravageur. Une société qui assigne aux femmes une seule fonction, décorative, et qui les enferme dès lors dans la médiocrité – à moins qu’elle ne crée des monstres comme Ondine Spragg, l’héroïne des *Beaux mariages*, publié huit ans plus tard, prodigieuse arriviste portée par l’ambition sociale et l’ardeur de sa beauté qui sème la ruine dans son sillage.

« Le cœur des sages est dans la maison de deuil, rappelle l’épigraphe, et le cœur des insensés dans la maison de liesse. »

On le comprend, l’histoire qui va nous être racontée a d’abord une valeur d’avertissement. Gare à l’insensée qui se laissera prendre aux plaisirs tentants de la maison de liesse. Lily, elle, s’y brûle les ailes. Edith Wharton, en revanche, s’en extrait par le tranchant d’un esprit et d’une plume sans concession. Un siècle plus tard, comme le discours de la féminité et de ses grâces a envahi une société toujours plus ivre d’images et d’apparences, et toujours plus articulée sur le regard masculin, l’histoire

de Lily Bart, trop bel objet qui se brise du fait d'exister par sa seule valeur de spectacle pour le désir des autres, n'a rien perdu de son mordant.

EMMANUELLE DELANOË-BRUN

LA MAISON
DE LIESSE

Le cœur des sages est dans la maison de deuil, et le cœur des insensés dans la maison de liesse.

Ecclésiaste (VII, 4)

LIVRE I

I

Selden, surpris, s'immobilisa. Dans la foule de Grand Central Station, à cette heure de pointe, son regard venait de se raviver à la vue de Miss Lily Bart.

C'était un lundi, au début de septembre, et il regagnait son travail après un bref séjour à la campagne ; mais que faisait donc Miss Bart en ville, à ce moment de l'année ? Si elle avait eu l'air de prendre un train, il aurait pu en déduire qu'il était tombé sur elle alors qu'elle se rendait de l'une à l'autre des maisons de campagne qui se disputaient sa présence une fois la saison de Newport achevée ; mais son apparente indécision l'intriguait. Elle se tenait à l'écart de la foule, la laissant s'écouler autour d'elle pour gagner le quai ou la rue, avec une expression d'incertitude dissimulant peut-être - telle était son hypothèse - un projet bien arrêté. Il eut instantanément la conviction qu'elle attendait quelqu'un, sans pour autant savoir comment cette idée s'était imposée à lui. Rien, en Lily Bart,

n'avait changé et, pourtant, jamais il ne la voyait sans qu'elle suscitât en lui un vague regain d'intérêt ; elle avait la caractéristique de faire naître des interrogations, ses actes les plus simples semblant toujours découler de visées à long terme.

Un élan de curiosité le fit se détourner du trajet menant tout droit à la sortie et la dépasser d'un pas nonchalant. Il savait que si elle ne souhaitait pas être vue, elle trouverait moyen de l'éviter ; et l'idée de mettre ses talents à l'épreuve l'amusait.

« Mr Selden ! Quel heureux hasard ! »

Elle s'avança vers lui, souriante, presque empressée, résolue à lui barrer le chemin. Une ou deux personnes, en les frôlant, prirent le temps de les regarder ; car l'apparence de Miss Bart était de nature à faire s'immobiliser jusqu'au voyageur de banlieue se précipitant vers son dernier train.

Jamais Selden ne l'avait vue plus radieuse. Son visage vif, si haut en couleur sur le fond terne de la foule, attirait davantage l'œil que dans une salle de bal et, sous son chapeau sombre et son voile, elle retrouvait le teint de jeune fille, pur et lisse, qu'elle commençait à perdre après onze années de veilles et de danse incessante. Cela faisait-il pour de bon onze ans ? se demanda Selden, tout à coup étonné, et avait-elle vraiment atteint le vingt-neuvième anniversaire que lui prêtaient ses rivales ?

« Quel hasard ! répéta-t-elle. Comme c'est aimable à vous de venir à mon secours ! »

Il répondit joyusement que telle était sa mission dans la vie, et lui demanda quelle forme devait prendre ce sauvetage.

« Oh, presque n'importe laquelle... même venir vous asseoir sur un banc et me faire la conversation. On fait bien une pause pendant le quadrille... alors pourquoi ne pas sauter un train ? On n'a pas plus chaud ici que dans la serre de Mrs Van Osburgh - et certaines femmes ne sont pas plus laides. »

Elle s'interrompit en riant, pour expliquer qu'elle venait de rentrer de Tuxedo, qu'elle se rendait chez les Gus Trenor, à Bellomont, et qu'elle avait manqué le train de trois heures quinze pour Rhinebeck. « Et il n'y en a pas d'autre avant cinq heures et demie. » Elle consulta la petite montre ornée de pierreries enfouie sous ses dentelles. « Juste deux heures à attendre. Et je ne sais pas quoi faire de moi. Ma camériste est montée ce matin me faire quelques courses, elle devait continuer vers Bellomont à une heure, la maison de ma tante est fermée, et je ne connais pas une âme en ville. » Son regard plaintif parcourut les environs. « À dire vrai, il fait plus chaud que chez Mrs Van Osburgh. Si le temps ne vous coûte pas, emmenez-moi quelque part respirer un peu. »

Il se déclara à son entière disposition : l'aventure lui paraissait divertissante. En tant que spectateur, il avait toujours apprécié Lily Bart ; et son existence était si étrangère au cercle où elle évoluait qu'il trouvait plaisir à être un instant entraîné dans la soudaine intimité qu'impliquait sa proposition.

« Voulez-vous aller prendre une tasse de thé chez Sherry's ? »

Elle approuva d'un sourire, avant de faire une petite grimace.

« Il y a tellement de gens qui viennent en ville le lundi - on peut être sûr de rencontrer quantité de fâcheux. Je suis vieille comme les rues, remarquez bien, et ça ne devrait pas me déranger beaucoup ; mais si, moi, je suis assez vieille, vous ne l'êtes pas, remarqua-t-elle gaiement. Je meurs d'envie de boire un thé... mais vous ne connaissez pas un endroit plus tranquille ? »

Il lui rendit son sourire, vivement posé sur lui. Ses précautions l'intéressaient presque autant que ses imprudences, tant il était certain que les unes et les autres participaient d'un plan soigneusement élaboré. Ses jugements sur Miss Bart avaient toujours recouru à « l'argument des causes finales ».

« New York est assez maigre en ressources, dit-il ; mais je vais commencer par trouver un fiacre et puis nous inventerons quelque chose. »

Il lui fit traverser la foule des promeneurs qui rentraient, croiser des filles au teint blafard portant des chapeaux ridicules et des femmes à la poitrine plate qui se battaient avec des paquets et des éventails en feuilles de palmier. Était-il possible qu'elle appartînt à la même race ? L'aspect douteux et mal dégrossi de cet échantillon moyen de féminité lui fit pleinement comprendre à quelle hauteur elle se situait sur l'échelle.

Une brève averse avait fait baisser la température et des nuages rafraîchissaient encore la rue humide.

« Quel délice ! Marchons un peu », dit-elle à leur sortie de la gare.

Ils tournèrent sur Madison Avenue et remontèrent tranquillement vers le nord. Alors qu'elle progressait à son côté, à longues et légères enjambées, Selden prit conscience du plaisir sensuel que lui donnaient cette proximité, le modelé de sa petite oreille, la vague crêpée de sa chevelure - l'art était-il pour quelque chose dans son éclat ? - et la densité de ses cils noirs et droits. Tout en elle était à la fois vigoureux et exquis, à la fois fort et délié. Il se disait confusément qu'elle avait dû coûter cher à créer, qu'un grand nombre d'êtres ternes et laids avaient dû, de façon mystérieuse, être sacrifiés à la produire. Il n'ignorait pas que les qualités qui la distinguaient du troupeau de son sexe étaient pour la plupart superficielles : comme si un mince vernis de beauté et de délicatesse avait été appliqué sur une vulgaire argile. L'analogie, néanmoins, ne le satisfaisait pas, une texture grossière ne tolérant pas un haut degré de fini ; et ne se pouvait-il que la matière fût précieuse mais que les circonstances lui eussent conféré une forme futile ?

Ses réflexions en étaient là lorsque le soleil revint, et l'ombrelle ouverte de Miss Bart mit fin à son plaisir. Quelques instants après, elle s'arrêta dans un soupir.

« Oh mon Dieu, que j'ai chaud et soif - et quel endroit hideux que New York ! » Elle parcourut d'un regard désespéré la chaussée lugubre. « D'autres villes mettent leurs plus beaux habits en été, mais on dirait que New York traîne en manches de chemise. » Ses yeux vagabondèrent dans une rue latérale. « Quelqu'un a été assez humain pour planter là-bas quelques arbres. Allons nous mettre à l'ombre.

— Je suis heureux que ma rue ait votre approbation, dit Selden alors qu'ils tournaient le coin.

— Votre rue ? Vous habitez ici ? »

Elle jeta un regard intéressé sur les façades en briques et pierre à chaux des maisons neuves, d'une prodigieuse variété, conformément au goût américain de la nouveauté, mais fraîches et accueillantes avec leurs auvents et leurs jardinières.

« Eh oui, c'est bien cela - le Benedick. Quel bel immeuble ! Je ne crois pas l'avoir jamais vu auparavant. » Elle examina, de l'autre côté de la rue, l'immeuble de rapport au perron de marbre et à la façade pseudo-georgienne. « Quelles sont vos fenêtres ? Celles dont les auvents sont baissés ?

— Au dernier étage, oui.

— Et cet agréable petit balcon, il est à vous ? On dirait qu'il fait frais là-haut ! »

Il hésita un instant.

« Montez voir, suggéra-t-il. Vous offrir une tasse de thé ne me prendra qu'une minute - et vous ne rencontrerez pas de fâcheux. »

Elle rougit un peu plus - maîtrisant encore l'art de rougir au bon moment -, mais elle accepta la proposition aussi légèrement qu'elle lui était faite.

« Pourquoi pas ? C'est trop tentant... je vais courir le risque, déclara-t-elle.

— Oh, je ne suis pas dangereux », dit-il sur le même ton.

À la vérité, elle ne lui avait jamais tant plu qu'en cet instant. Il savait qu'elle avait accepté sans arrière-pensée : jamais il n'aurait pu influencer ses calculs et il y avait, dans la spontanéité de son consentement, de la surprise, et quelque chose de rafraîchissant.

Sur le seuil, il s'immobilisa un instant, cherchant sa clé.

« Il n'y a personne ici ; mais j'ai un domestique qui est censé venir le matin ; il se pourrait qu'il ait disposé le service à thé, et même prévu un gâteau. »

Il la fit pénétrer dans un vestibule étroit, décoré de vieilles estampes. Elle remarqua la correspondance et les notes entassées sur la table parmi ses gants et ses cannes ; puis elle se trouva dans une petite bibliothèque, sombre mais gaie, avec ses murs de livres, un tapis de Turquie aux coloris plaisamment passés, un bureau encombré et, ainsi qu'il l'avait prédit, un plateau à thé posé sur une table basse près de la fenêtre. Une brise s'était levée, gonflant les rideaux de mousseline et faisant entrer la fraîche senteur de réséda et de pétunia des jardinières disposées sur le balcon.

Lily se laissa tomber avec un soupir dans l'un des fauteuils de cuir défraîchis.

« Quel délice d'avoir un endroit comme celui-ci pour soi tout seul ! Quelle misère d'être une femme. » S'adossant, elle s'abandonna au luxueux confort de cette insatisfaction.

Selden fouillait un buffet, à la recherche du gâteau.

« Il y a tout de même des femmes, dit-il, qui jouissent du privilège d'un appartement.

— Bah, des gouvernantes, oui, ou bien des veuves. Mais pas des jeunes filles, pas de pauvres, misérables filles à marier !

— Je connais même une fille qui habite un appartement. »

De surprise, elle se redressa : « C'est vrai ?

— C'est vrai, lui affirma-t-il en émergeant du buffet avec le gâteau désiré.

— Ah oui, je sais, vous voulez parler de Gerty Farish. » Son sourire n'était pas des plus chaleureux. « Mais j'ai dit "à marier" - et en plus elle vit dans un affreux galetas, sans bonne, et elle mange des choses vraiment bizarres. C'est sa cuisinière qui fait la lessive et les plats ont un goût de savon. Cela me ferait horreur, vous savez.

— Mieux vaudrait que vous ne dîniez pas avec elle les jours de lessive », dit Selden en découpant le gâteau.

Ils éclatèrent de rire tous les deux et il s'agenouilla près de la table pour allumer la lampe sous la bouilloire, tandis qu'elle versait la dose de thé nécessaire dans une petite théière en faïence verte. À regarder sa main, lisse comme un vieil ivoire poli, avec ses ongles roses et fins, et le bracelet de saphir qui lui glissait sur le poignet, l'ironie de lui avoir suggéré le mode de vie que sa cousine Gertrude Farish avait choisi le frappa. Elle était si clairement la victime de la civilisation qui l'avait produite que les anneaux de son bracelet semblaient être des menottes l'enchaînant à son destin.

Elle parut lire sa pensée.

« C'est affreux de ma part d'avoir dit cela de Gerty, dit-elle, charmante de componction. J'ai oublié qu'elle était votre cousine. Mais nous nous ressemblons si peu, comprenez-vous : elle aime être gentille et moi j'aime être heureuse. Qui plus est, elle est libre et je ne le suis pas. Si je l'étais, j'ose dire que j'arriverais à être heureuse même dans son appartement. Disposer les meubles à son goût et donner toutes les horreurs au chiffonnier, voilà qui doit procurer une joie sans mélange. Si seulement je pouvais refaire le salon de ma tante, je suis sûre que je serais une meilleure femme.

— Vous le trouvez vraiment en si piteux état ? » demanda-t-il, compatissant.

Elle lui sourit par-dessus la théière qu'elle lui tendait pour qu'il la remplît.

« On voit bien là que vous y venez rarement. Pourquoi ne venez-vous pas plus souvent ?

— Lorsque je viens, ce n'est pas pour examiner les meubles de Mrs Peniston.

— Balivernes, dit-elle. Vous ne venez jamais - et pourtant, quand nous nous voyons, nous nous entendons si bien.

— Peut-être est-ce là la raison, répondit-il vivement. J'ai bien peur de ne pas avoir de crème, vous savez... une rondelle de citron à la place, cela vous irait-il ?

— Je préfère, à dire vrai. » Elle attendit qu'il eût coupé le citron et en eût déposé une fine rondelle dans sa tasse. « Mais ce n'est pas la vraie raison, insista-t-elle.

— La raison de quoi ?

— De ce que vous ne venez jamais. » Elle se pencha en avant, une certaine perplexité ombrant son regard enchanteur. « J'aimerais bien savoir - j'aimerais bien vous comprendre. Je sais, bien sûr, qu'il y a des hommes à qui je ne plais pas - cela se voit tout de suite. Et puis il y en a d'autres qui ont peur de moi : ils croient que je veux les épouser. » Elle lui adressa un franc sourire. « Mais je ne crois pas vous déplaire... et vous n'imaginez certainement pas que je pourrais vous épouser.

— Non - cela, je vous en absous.

— Bon, alors... ? »

Il avait emporté sa tasse de thé près de la cheminée et se tenait debout, appuyé au manteau, posant sur elle un air de nonchalance amusée. La provocation de ses yeux accrut son amusement - il n'aurait jamais cru qu'elle gaspillerait sa poudre sur un si mince gibier, mais peut-être ne faisait-elle que garder la main ; à moins qu'une jeune femme comme elle ne pût entretenir de conversations qu'intimes. En tout cas, elle était étonnamment jolie, il l'avait invitée à prendre le thé, et il lui fallait se montrer à la hauteur de la situation.

« Eh bien alors, se hasarda-t-il, peut-être est-ce là précisément la raison.

— Quoi ?

— Le fait que vous ne désiriez pas m'épouser. Peut-être que je ne vois pas là un encouragement significatif à venir vous voir. »

Ayant risqué cette phrase, il sentit un léger frisson lui parcourir l'échine, mais son rire le rassura.

« Cher Mr Selden, voilà qui n'est pas digne de vous. C'est stupide à vous de me faire la cour, et la stupidité n'est pas votre genre. »

Elle se laissa retomber en arrière, buvant son thé à petites gorgées d'un air si merveilleusement avisé que, se fussent-ils trouvés dans le salon de sa tante, il aurait presque essayé de démontrer ce que son raisonnement avait de fallacieux.

« Ne voyez-vous pas, poursuivit-elle, qu'il y a assez d'hommes pour me dire des choses agréables et que ce que je désire, c'est un ami qui n'ait pas peur de m'en dire de désagréables lorsque j'en ai besoin ? Je me suis parfois dit que vous pourriez être un tel ami - je ne sais pas pourquoi, en dehors du fait que vous n'êtes ni un fat ni un goujat, et qu'avec vous je n'aurais ni besoin de faire semblant ni de me méfier. »

Sa voix avait baissé, repris un ton sérieux, et son regard montait vers lui, chargé de la gravité inquiète d'un enfant.

« Vous ne savez pas à quel point j'ai besoin d'un pareil ami, dit-elle. Ma tante déborde d'axiomes et autres lieux communs, mais tous ont trait aux mœurs du début des années 1850. J'ai toujours l'impression que les mettre en pratique supposerait aussi qu'on se vête d'organdi et de manches à gigot. Quant aux autres femmes - mes meilleures amies -, eh bien, elles se servent de moi ou me dénigrent, mais elles se moquent comme d'une guigne de ce qui peut m'arriver. On m'a trop vue, les gens sont las de moi ; ils commencent à dire que je devrais me marier. »

Il y eut un silence, durant lequel Selden médita une ou deux répliques susceptibles d'ajouter un piquant passager à la situation ; mais il les rejeta au profit de cette simple question : « Pourquoi ne le faites-vous pas ? »

Elle rougit et se mit à rire.

« Ah, je vois qu'après tout vous êtes bien un ami, car c'est là une des choses désagréables que j'attendais.

— Ma question ne visait pas à être désagréable, répondit-il aimablement. Le mariage n'est-il pas votre vocation ? N'est-ce pas pour cela qu'on vous élève toutes ? »

Elle poussa un soupir.

« Je le suppose. Qu'y a-t-il d'autre ?

— Précisément. Alors pourquoi ne pas faire le plongeon et en finir ? »

Elle haussa les épaules.

« Vous parlez comme si je devais épouser le premier homme qui passe.

— Je ne voulais pas suggérer que vous en êtes réduite à cette extrémité. Mais il doit bien exister quelqu'un ayant les qualités requises. »

Elle secoua la tête avec lassitude.

« J'ai gâché une ou deux bonnes occasions à mes débuts - comme toutes les filles, je suppose ; et vous savez que je suis affreusement pauvre, et très coûteuse. Il me faut énormément d'argent. »

Selden s'était retourné pour prendre une boîte de cigarettes sur le manteau de la cheminée.

« Qu'est devenu Dillworth ? demanda-t-il.

— Oh, sa mère a pris peur. Elle craignait que je ne fasse ressortir tous les bijoux de famille. Et elle voulait que je lui promette de ne pas refaire le salon.

— L'exacte raison pour laquelle vous vous mariez !

— En effet. Alors elle l'a expédié aux Indes.

— Manque de chance - mais vous pouvez trouver mieux que Dillworth. »

Il lui tendit la boîte, et elle y prit trois ou quatre cigarettes ; elle en mit une entre ses lèvres et glissa les autres dans un petit étui en or attaché à son sautoir de perles.

« Vous pensez que j'ai le temps ? Juste une bouffée alors. »

Elle se pencha, allumant sa cigarette à celle de Selden. Pendant qu'elle accomplissait ce geste, il remarqua, avec un plaisir tout impersonnel, l'implantation régulière de ses cils noirs dans ses paupières blanches et lisses, l'ombre mauve qui, au-dessous, se fondait dans la pure pâleur de sa joue.

Elle se mit à déambuler dans la pièce, examinant les rayons de bibliothèque entre deux bouffées. Certains volumes avaient la pleine fleur du vieux maroquin et des fers de qualité, et elle les caressait longuement du regard, non avec le discernement de l'expert, mais pour le plaisir que lui procuraient les tonalités et les grains, effet de sa plus intime délicatesse. Son expression changea soudain, la délectation discrète cédant la place à des conjectures affirmées ; elle se tourna vers Selden pour lui poser sa question.

« Vous êtes collectionneur, n'est-ce pas - vous vous y connaissez en premières éditions, toutes ces choses ?

— Autant qu'il est permis à un homme qui n'a pas d'argent à dépenser. De temps à autre, je tombe sur quelque chose dans les occasions, et puis j'assiste aux enchères importantes. »

Elle s'était de nouveau tournée vers les rayons, mais son regard, à présent, les balayait sans attention aucune, et il comprit qu'une nouvelle idée la préoccupait.

« Et les Americana, vous en faites collection, des Americana ? »

Selden ouvrit de grands yeux et se mit à rire.

« Non, ce n'est pas vraiment mon domaine. C'est que, voyez-vous, je ne suis pas un véritable collectionneur ; c'est simplement que j'aime me procurer les livres que j'affectionne dans des éditions de qualité. »

Elle fit une légère grimace.

« Et les Americana sont ennuyeuses au possible, je suppose ?

— Je le croirais volontiers - sauf pour les historiens. Mais ce sont les choses rares que le véritable collectionneur apprécie. Je ne m’imagine pas que les acheteurs d’Americana passent leurs nuits à les lire - pas le vieux Jefferson Gryce, en tout cas. »

Elle écoutait, toute attention.

« Cela ne les empêche pas d’atteindre des prix fabuleux, n’est-ce pas ? Il paraît bizarre d’être prêt à payer cher un vilain livre mal imprimé qu’on ne lira jamais ! Et je suppose que la plupart des possesseurs d’Americana ne sont pas non plus des historiens ?

— Non ; très peu d’historiens peuvent se les offrir. Ils sont obligés de recourir à ceux que l’on trouve dans les bibliothèques publiques ou les collections privées. Seule la rareté, apparemment, attire le collectionneur moyen. »

Il s’était assis sur le bras du fauteuil près duquel elle se tenait debout, et elle poursuivit son interrogatoire, lui demandant quels étaient les volumes les plus rares, si la collection Jefferson Gryce était réellement considérée comme la meilleure du monde, quel était le prix le plus élevé qu’eût jamais atteint un simple volume.

C’était si agréable d’être là, de la regarder prendre un livre, puis un autre sur les rayonnages, laisser filer les pages entre ses doigts tandis que son profil penché se détachait sur le riche fond de reliures anciennes, qu’il continua de parler sans s’étonner de l’intérêt soudain qu’elle manifestait pour un sujet aussi peu évocateur. Mais il lui était impossible de demeurer longtemps auprès d’elle sans tenter de découvrir la raison de ce qu’elle était en train de faire, et, alors qu’elle remettait en place son édition originale de La Bruyère et se détournait des rayonnages, il commença à se demander où elle voulait en venir. La question qu’elle lui posa alors ne fut pas de nature à l’éclairer. Elle s’arrêta devant lui avec un sourire qui

semblait à la fois l'inviter à partager son intimité et lui rappeler les restrictions que cela imposait.

« Cela ne vous ennue jamais, demanda-t-elle tout à trac, de ne pas être assez riche pour vous acheter tous les livres dont vous avez envie ? »

Il suivit son regard qui faisait le tour de la pièce, avec son mobilier usé et ses murs en mauvais état.

« Vous pouvez le dire ! Me prendriez-vous pour un stylite sur sa colonne ?

— Et d'être obligé de travailler, cela vous ennue ?

— Oh, le travail en soi n'a rien de bien embêtant - le droit me plaît assez.

— Non, mais les obligations, la routine... vous n'avez jamais envie de tout quitter, de voir des endroits et des gens nouveaux ?

— Si, terriblement - surtout quand je vois tous mes amis se ruer sur le vapeur. »

Elle reprit haleine, signe qu'elle comprenait.

« Mais cela vous ennue-t-il assez... pour que le mariage vous paraisse un moyen d'échapper à tout ça ? »

Selden éclata de rire.

« À Dieu ne plaise ! » s'exclama-t-il.

Elle se leva dans un soupir, jeta sa cigarette dans le foyer.

« Ah, c'est bien là la différence ! Une jeune fille le doit, un homme le peut s'il veut. » Elle l'examinait d'un œil critique. « Votre jaquette est peut-être un peu râpée - mais qui s'en soucie ? Cela n'empêche pas les gens de vous convier à dîner. Si, moi, je portais une robe défraîchie, personne ne voudrait de moi : on invite autant une femme pour sa toilette que pour elle-même. La tenue est le fond du tableau, le cadre si vous voulez : elle n'assure pas le succès, mais elle y a sa part. Qui voudrait d'une femme négligée ? On attend de nous que nous soyons jolies et bien habillées

jusqu'au bout - et si nous n'y arrivons pas toutes seules, il ne nous reste que le partenariat. »

Selden lui jeta un coup d'œil amusé : il était impossible, ses beaux yeux dussent-ils le supplier, d'envisager son cas d'un point de vue sentimental.

« Certes, mais il doit y avoir d'importants capitaux en quête de pareil placement. Peut-être votre destin vous attend-il ce soir chez les Trenor. »

Elle le regarda à son tour, interloquée.

« Je pensais que vous iriez peut-être - oh, pas à ce titre ! Mais s'y trouveront nombre de vos proches connaissances - Gwen Van Osburgh, les Wetherall, Lady Cressida Raith... et les George Dorset. »

Elle avait hésité, avant ce dernier nom, et lança entre ses cils un coup d'œil inquisiteur ; mais il demeura imperturbable.

« Mrs Trenor m'a invité ; mais je ne peux pas me libérer avant la fin de la semaine ; et puis ces grandes soirées m'assomment.

— Ah, moi aussi, s'écria-t-elle.

— Alors pourquoi y aller ?

— Cela fait partie du métier - vous semblez l'oublier ! Qui plus est, si je n'y allais pas, il faudrait que je reste jouer au bésigue avec ma tante à Richfield Springs.

— Presque aussi pénible que d'épouser Dillworth », lui accorda-t-il, et tous deux se mirent à rire, tout au plaisir de leur soudaine intimité.

Elle jeta un coup d'œil à la pendule.

« Grand Dieu ! il faut que je parte. Il est cinq heures passées. »

Elle s'arrêta devant la cheminée, vérifia sa tenue dans la glace tout en ajustant son voile. Cette posture soulignait la sveltesse de son buste et de ses hanches, conférant à sa silhouette une sorte de grâce sauvage - comme si, dryade captive, elle était soumise au protocole de la vie de salon ; et Selden se dit que c'était justement cette pointe de liberté sylvestre dans sa nature qui donnait une telle saveur à ce qu'elle avait d'affecté.

Il la suivit jusqu'au vestibule ; mais, sur le seuil, elle lui tendit la main en un geste d'adieu.

« J'ai passé un moment délicieux ; maintenant, il vous faudra me rendre ma visite.

— Mais ne voulez-vous pas que je vous accompagne à la gare ?

— Non, disons-nous au revoir ici, je vous prie. »

Elle laissa un instant sa main dans la sienne, un adorable sourire aux lèvres.

« Eh bien alors, au revoir - et bonne chance, à Bellomont ! » dit-il en lui ouvrant la porte.

Sur le palier, elle s'immobilisa, regarda autour d'elle. Elle avait une chance sur mille de rencontrer quiconque, mais on ne sait jamais, et elle compensait ses rares faux pas par une violente réaction de prudence. Toutefois, nul n'était en vue, hormis une femme de service qui récurait l'escalier. Sa corpulence et les ustensiles qui l'entouraient prenaient tellement de place que Lily, pour la dépasser, dut rassembler ses jupes et raser le mur. Dans le même temps, la femme interrompit son ouvrage et leva les yeux avec curiosité, reposant ses poings serrés et rougis sur la toile mouillée qu'elle venait de tirer du seau. Elle avait un visage large et blafard, légèrement marqué de petite vérole, et des cheveux paille clairsemés au travers desquels son crâne luisait désagréablement.

« Je vous demande pardon », dit Lily, dans l'intention de souligner par sa politesse les mauvaises manières de cette personne.

Cette dernière, sans répondre, écarta son seau et continua de fixer Miss Bart qui passa vivement dans un froufrou soyeux. Lily se sentit rougir d'être ainsi regardée. Qu'allait s'imaginer cette créature ? Ne pouvait-on jamais faire la chose la plus simple et la plus inoffensive sans s'exposer à quelque odieuse conjecture ? À mi-volée de l'étage inférieur, l'idée que le regard d'une femme de ménage pût ainsi la troubler la fit sourire. Cette pauvre avait sans doute été éblouie d'une apparition si insolite. Mais de

telles apparitions étaient-elles vraiment insolites dans l'escalier de Selden ? Miss Bart n'était pas instruite du code de bonne conduite en vigueur dans les garçonnières, et elle rougit de nouveau en se disant que le regard appuyé de la femme signalait la recherche confuse d'images antérieures. Puis elle écarta cette pensée en souriant de ses propres craintes et se hâta de descendre, se demandant si elle allait trouver un fiacre avant la Cinquième Avenue.

Elle s'arrêta une nouvelle fois au bas du perron georgien, scrutant la rue à la recherche d'un fiacre. Nul n'était en vue, mais alors qu'elle atteignait le trottoir elle se heurta à un petit homme pomponné, gardénia à la boutonnière, qui souleva son chapeau avec une exclamation de surprise.

« Miss Bart ? Eh bien, si je m'attendais ! En voilà une chance ! » déclara-t-il ; et elle vit briller, entre ses paupières mi-closes, une lueur de curiosité amusée.

« Oh, Mr Rosedale... comment allez-vous ? » dit-elle, comprenant que la gêne irréprouvable qu'exprimait son propre visage trouvait son reflet dans l'intimité soudaine du sourire de son interlocuteur.

Mr Rosedale l'examinait d'un œil intéressé et approbateur. C'était un homme replet au teint rose, le type du Juif blond, capitonné d'élégants habits à la mode londonienne, avec de petits yeux obliques qui lui donnaient l'air d'évaluer les gens comme des articles de brocante. Il leva un regard interrogateur vers le perron du Benedick.

« Montée en ville pour faire quelques courses, je suppose », dit-il sur un ton qui avait la familiarité d'un contact.

Miss Bart eut un léger geste de recul, avant de se lancer dans des explications précipitées.

« Oui... Je suis venue voir ma couturière. Et je vais de ce pas prendre mon train pour aller chez les Trenor.

— Ah oui, votre couturière, c'est donc cela, dit-il d'une voix suave. J'ignorais qu'il y eût des couturières au Benedick.

— Au Benedick ? » Elle parut aimablement surprise. « Serait-ce le nom de cet immeuble ?

— C'est bien ainsi qu'il s'appelle : je crois que c'est un vieux mot qui signifie "célibataire", non ? Il se trouve que j'en suis le propriétaire - voilà comment je le sais. » Son sourire s'accrut tandis qu'il ajoutait avec une assurance accrue : « Mais laissez-moi vous conduire à la gare. Les Trenor sont à Bellomont, naturellement ? Vous avez tout juste le temps d'attraper le cinq heures quarante. La couturière a dû vous faire attendre. »

Lily se raidit à cette plaisanterie.

« Oh, merci », bredouilla-t-elle ; c'est alors qu'elle aperçut un fiacre libre qui descendait Madison Avenue ; elle le héla d'un geste désespéré.

« C'est très aimable à vous, mais je ne voudrais pas vous déranger le moins du monde », dit-elle en tendant la main à Mr Rosedale ; et, sans tenir compte de ses protestations, elle bondit dans le véhicule venu à son secours et jeta, hors d'haleine, un ordre au cocher.

II

Dans le fiacre, elle se laissa aller contre le dossier en soupirant. Pourquoi fallait-il qu'une jeune fille paie si chèrement la moindre entorse au quotidien ? Pourquoi ne pouvait-on jamais avoir un comportement naturel sans devoir le dissimuler derrière toutes sortes d'artifices ? Elle avait cédé à l'élan du moment en se rendant au logis de Lawrence Selden, et il était si rare qu'elle pût se permettre le luxe d'un élan ! Celui-ci, en tout cas, allait sans doute lui coûter plus qu'elle ne pouvait se le permettre. Elle était contrariée de voir que malgré tant d'années de circonspection, elle avait

gaffé par deux fois en l'espace de cinq minutes. Cette stupide histoire de couturière était déjà assez malheureuse - il aurait été si simple de dire à Rosedale qu'elle était venue prendre le thé avec Selden ! Dire simplement les choses les aurait rendues anodines. Mais, s'étant laissé surprendre à mentir, il était doublement stupide de remettre à sa place le témoin de sa déconvenue. Si elle avait eu la présence d'esprit de laisser Rosedale la conduire à la gare, pareille concession aurait été de nature à acheter son silence. Il tenait de son ascendance la justesse dans l'estimation des valeurs, et être vu à longer le quai en compagnie de Miss Lily Bart en pleine heure d'affluence aurait équivalu à de l'argent comptant, pour employer des termes qui lui étaient familiers. Il savait, bien entendu, qu'une grande réception devait avoir lieu à Bellomont, et la possibilité de se voir pris pour un invité de Mrs Trenor n'était sans doute pas pour rien dans ses calculs. Mr Rosedale, dans son ascension mondaine, n'avait pas encore dépassé le stade où produire pareilles impressions importe.

L'exaspérant, dans tout cela, était que Lily n'en ignorait rien - qu'elle savait combien il aurait été facile de lui clouer instantanément le bec, et combien il serait difficile de le faire par la suite. Mr Simon Rosedale était un homme qui faisait métier de tout savoir sur tout le monde, pour qui montrer qu'on était chez soi dans le monde consistait à étaler une familiarité inconvenante avec les faits et gestes de ceux qu'il désirait faire croire ses intimes. Lily était certaine qu'en moins de vingt-quatre heures l'histoire de sa visite à la couturière du Benedick circulerait allégrement parmi les connaissances de Mr Rosedale. Le pire étant qu'elle l'avait toujours rebuffé et ignoré. À sa première apparition - lorsque son prodigue cousin, Jack Stepney, lui avait obtenu (en retour de faveurs trop aisément devinées) une invitation pour une des folles et anonymes « bousculades » qu'organisaient les Van Osburgh -, Rosedale, avec ce mélange de sensibilité artistique et de sagacité professionnelle caractérisant sa race, avait d'emblée cédé à l'attraction de Miss Bart. Elle comprenait ses

motivations, dans la mesure où sa propre trajectoire était guidée par des calculs comparables. Sa formation et son expérience lui avaient appris à se montrer accueillante envers les nouveaux venus, les moins prometteurs pouvant lui être utiles plus tard ; dussent-ils ne pas se révéler tels, il ne manquait pas d'*oubliettes* ★ pour les y précipiter. Mais une répugnance instinctive, prenant le pas sur des années de discipline mondaine, l'avait fait pousser Mr Rosedale dans l'*oubliette* ★ qui lui était réservée, sans autre forme de procès. Il n'avait laissé dans son sillage que la vaguelette de gaieté que sa prompte exécution par Miss Bart avait soulevée parmi les amis de cette dernière ; et bien que plus tard (pour filer la métaphore), il eût reparu en aval, ce n'avait été que par brefs éclairs, entre de longues submersions.

Jusqu'alors, Lily n'avait pas été encombrée de scrupules. Dans sa petite coterie, Mr Rosedale avait été jugé « impossible », et Jack Stepney sèchement rebuté pour avoir tenté de régler ses dettes sous forme d'invitations à dîner. Même Mrs Trenor, dont le goût pour la variété l'avait conduite à quelques expériences hasardeuses, résista aux efforts déployés par Jack afin de faire passer Mr Rosedale pour une nouveauté, et déclara qu'il s'agissait du même petit Juif qu'on avait, autant qu'elle s'en souvînt, servi une douzaine de fois au comité d'accueil avant de le rejeter ; et, tant que Judy Trenor se montrerait intraitable, l'espoir était maigre pour Mr Rosedale de s'immiscer plus loin que les limbes extérieurs des « bousculades » des Van Osburgh. Jack abandonna la partie avec un « Vous allez voir ça » hilare et, campant vaillamment sur ses positions, s'afficha avec Rosedale dans les restaurants à la mode, en compagnie de dames à l'allure pittoresque mais au statut obscur, disponibles pour ce type de mission. La tentative, jusqu'alors, avait été vaine et, comme c'était manifestement Rosedale qui offrait les dîners, les rieurs demeuraient du côté de son obligé.

Ainsi Mr Rosedale, on le verra, ne représentait pas jusqu'alors une menace - à moins que l'on ne se mît en son pouvoir. Or c'était précisément ce que venait de faire Miss Bart. La maladresse de son petit mensonge lui avait laissé voir qu'elle avait quelque chose à cacher ; et elle était certaine qu'il avait un compte à régler avec elle. Quelque chose dans son sourire lui disait qu'il n'avait pas oublié. Avec un léger frisson, elle s'efforça de chasser cette pensée, mais ne put s'en défaire avant d'arriver à la gare ; elle la harcelait encore au moment de remonter le quai, avec une insistance digne de Mr Rosedale lui-même.

Elle eut juste le temps de prendre sa place avant le départ du train ; mais s'étant installée dans son coin avec ce sens inné de la prestance qui ne l'abandonnait jamais, elle regarda autour d'elle, dans l'espoir d'apercevoir quelque autre invité des Trenor. Elle souhaitait se fuir, et la conversation était le seul moyen d'évasion qu'elle connût.

Sa recherche fut récompensée par la découverte d'un jeune homme très blond à la barbe légère, un peu rousse qui, à l'autre extrémité de la voiture, semblait se dissimuler derrière un journal déplié. Le regard de Lily s'éclaira et un léger sourire détendit les plis sévères de sa bouche. Elle n'ignorait pas que la présence à Bellomont de Mr Percy Gryce était annoncée, mais elle n'avait pas compté sur la chance de l'avoir pour elle seule dans le train ; ce simple fait balaya toute pensée dérangeante concernant Mr Rosedale. Peut-être, après tout, la journée se terminerait-elle plus favorablement qu'elle n'avait commencé.

Elle entreprit de couper les pages d'un roman, observant paisiblement sa proie à travers ses cils baissés tout en mettant au point son offensive. Quelque chose dans l'attitude volontairement absorbée du jeune homme lui indiqua qu'il avait perçu sa présence : personne n'avait jamais été si profondément plongé dans un journal du soir ! Elle devina qu'il était trop timide pour venir à elle et qu'il allait lui falloir imaginer un mode d'approche qui ne semblât pas une avance de sa part. Que quelqu'un

d'aussi riche que Mr Percy Gryce fût timide, la chose l'amusait ; mais elle possédait des trésors d'indulgence pour des natures de ce genre et, d'ailleurs, sa timidité servirait peut-être mieux ses desseins qu'une excessive assurance. Elle avait l'art de donner confiance à qui éprouvait de la gêne, mais elle n'était pas aussi sûre de savoir faire naître la gêne chez ceux qui avaient confiance en eux-mêmes.

Elle attendit que le train fût sorti du tunnel et fonçât entre les lisières miséreuses de la banlieue nord. Puis, alors qu'il ralentissait à l'approche de Yonkers, elle quitta sa place et parcourut la voiture à pas lents. Comme elle passait à côté de Mr Gryce, le train fit une embardée, et le jeune homme sentit une main fine agripper le dossier de son siège. Il se leva en sursaut : on aurait dit que son visage naïf avait été trempé dans un bain cramoisi, même la rousseur de sa barbe parut s'accroître. Le train tangua à nouveau, lui jetant presque Miss Bart dans les bras.

Elle reprit son équilibre en riant, fit un pas en arrière ; mais le parfum de sa robe l'avait enveloppé et son épaule avait senti son fugitif contact.

« Oh, Mr Gryce, c'est vous ? Je suis vraiment navrée... j'étais à la recherche du garçon, pour lui demander du thé. »

Elle lui tendit la main alors que le train reprenait sa course normale et ils restèrent debout dans l'allée, à échanger quelques mots. Oui, il se rendait bien à Bellomont. Il avait appris qu'elle assisterait à la fête - à cet aveu, il rougit à nouveau. Et lui, resterait-il là-bas toute la semaine ? Quel plaisir !

Mais, à ce moment-là, un ou deux voyageurs attardés, montés à l'arrêt précédent, firent irruption dans la voiture et Lily dut faire retraite vers son siège.

« Le siège voisin du mien est libre - prenez-le donc », lança-t-elle par-dessus son épaule ; et Mr Gryce, on ne peut plus gêné, parvint à procéder à un échange qui lui permit de se transporter, avec ses bagages, à côté d'elle.

« Ah, voilà le garçon, peut-être pourrions-nous obtenir du thé. »

Elle fit signe à l'employé en question et, au bout de quelques instants, avec la facilité qui semblait accompagner la réponse à tous ses désirs, une petite table avait été installée entre les sièges, et elle avait aidé Mr Gryce à caser au-dessous ses encombrants bagages.

Quand le thé arriva, il contempla, silencieux et fasciné, ses mains qui voletaient au-dessus du plateau, si miraculeusement fines et déliées comparées à la faïence grossière et au pain grumeleux. Il lui paraissait merveilleux que l'on pût avec une telle désinvolture s'acquitter de la tâche ardue consistant à faire du thé en public dans un train en mouvement. Jamais il n'aurait osé s'en commander lui-même, par crainte d'attirer l'attention de ses compagnons de voyage ; mais, pareille évidente maîtrise lui tenant lieu d'abri sûr, il dégusta le breuvage, d'un noir d'encre, avec un exquis sentiment de bien-être.

Lily, qui avait encore sur les lèvres le goût du thé caravane de Selden, n'avait guère envie de le noyer dans le breuvage ferroviaire où son compagnon trouvait un véritable nectar ; mais, estimant avec raison qu'un des charmes du thé tient à ce qu'on le boit ensemble, elle voulut porter à son comble le plaisir de Mr Gryce en lui adressant un sourire par-dessus sa tasse levée.

« Vous le trouvez bon comme cela ? Je ne l'ai pas fait trop fort ? » s'enquit-elle avec sollicitude ; il lui répondit, d'un ton convaincu, qu'il n'avait jamais goûté meilleur thé.

« C'est probablement vrai », songea-t-elle ; et son imagination s'enflamma à la pensée que Mr Gryce, qui aurait pu sonder les profondeurs du sybaritisme le plus raffiné, faisait peut-être son premier voyage avec une jolie femme pour seule compagnie.

Il lui parut providentiel d'être ainsi l'instrument de son initiation. Certaines jeunes filles n'auraient pas su comment s'y prendre. Elles auraient trop marqué la nouveauté de l'aventure, s'efforçant de lui faire ressentir ce que l'escapade pouvait avoir de piquant. Les méthodes de Lily

étaient plus délicates. Elle se rappelait que son cousin Jack Stepney avait un jour défini Mr Gryce comme le jeune homme qui avait promis à sa mère de ne jamais sortir par temps de pluie sans ses galoches ; et, se fiant à cet indice, elle décida de conférer à la scène un air aimablement familial, dans l'espoir que son compagnon, au lieu d'avoir le sentiment de faire quelque chose d'imprudent ou d'insolite, serait simplement mené à se concentrer sur l'avantage de toujours avoir une compagne pour s'occuper du thé lors des voyages en train.

Mais, en dépit de ses efforts, la conversation languit une fois le plateau remporté, et elle fut contrainte de réévaluer les limites de Mr Gryce. Ce n'était pas, au bout du compte, les occasions qui lui faisaient défaut, mais l'imagination : son palais mental n'apprendrait jamais à distinguer le thé de train du nectar. Il existait, néanmoins, un sujet sur lequel elle pouvait compter : un ressort qu'il lui suffirait de toucher pour mettre en branle son mécanisme rudimentaire. Elle s'en était abstenue parce que c'était sa dernière ressource, et elle s'en était remise à d'autres talents pour stimuler d'autres sensations ; mais alors qu'un air maussade commençait à envahir les traits ingénus du jeune homme, elle comprit qu'il lui fallait recourir à des mesures extrêmes.

« Alors, dit-elle en se penchant vers lui, où en êtes-vous de vos Americana ? »

L'œil de Mr Gryce se fit légèrement moins opaque : tout se passait comme si l'on avait fait l'ablation de la taie qui commençait de le recouvrir, et elle en conçut une fierté d'habile praticienne.

« J'ai quelques nouvelles choses », dit-il, inondé de plaisir mais en baissant la voix, comme s'il redoutait que les autres passagers se fussent alliés pour le dépouiller.

Elle s'enquit derechef, toute sympathie, et il fut peu à peu conduit à parler de ses derniers achats. C'était le seul sujet qui lui permît de s'oublier ou, plutôt, de se souvenir de lui-même sans contrainte, car il était alors

chez lui, et pouvait faire valoir une supériorité que peu étaient en mesure de lui disputer. Presque personne parmi ses accointances ne s'intéressait aux Americana, ni n'y connaissait grand-chose ; et la conscience de cette ignorance faisait agréablement ressortir le savoir de Mr Gryce. La seule difficulté consistait à introduire le sujet, puis à veiller à le nourrir ; la plupart des gens ne manifestaient pas le moindre désir de voir remédier à leur ignorance, et Mr Gryce faisait l'effet d'un marchand dont les magasins regorgent de produits invendables.

Mais Miss Bart, selon toute apparence, voulait réellement être éclairée sur les Americana ; de plus, elle était déjà suffisamment informée pour rendre la tâche d'une éducation plus complète aussi aisée qu'agréable. Elle l'interrogeait avec intelligence, elle l'écoutait avec soumission ; et lui, guettant l'expression lasse qui d'ordinaire gagnait les traits de ses auditeurs, se fit éloquent en raison de la réceptivité de ce regard. Les « références » qu'elle avait eu la présence d'esprit de glaner chez Selden, en prévision de cette éventualité même, servaient si avantageusement ses desseins qu'elle se convainquit bientôt que cette visite avait été l'incident le plus heureux de la journée. Elle avait une fois de plus fait preuve de son talent à profiter de l'imprévu, et des théories dangereuses sur l'opportunité qu'il peut y avoir à céder à ses impulsions germaient sous la surface d'attention souriante qu'elle continuait de présenter à son compagnon.

Les sensations de Mr Gryce, certes moins définies, étaient également agréables. Il éprouvait la titillation confuse par laquelle les organismes plus primitifs accueillent la satisfaction de leurs besoins, et tous ses sens pataugeaient dans un vague bien-être au travers duquel la personnalité de Miss Bart, bien que floue, apparaissait plaisante.

L'intérêt de Mr Gryce pour les Americana n'avait pas trouvé son origine en lui-même : il était impossible de se le figurer capable de développer un goût qui lui fût propre. Un oncle lui avait légué une collection déjà connue des bibliophiles : l'existence de cette collection était la seule chose à avoir

empreint le nom de Gryce de quelque gloire, et le neveu tirait la même fierté de son héritage que s'il s'était agi de son propre travail. À dire vrai, il en vint peu à peu à le considérer comme tel et à éprouver un sentiment de satisfaction personnelle chaque fois qu'il tombait sur une quelconque référence aux Americana de Gryce. Autant il répugnait à se faire remarquer, autant il trouvait dans le fait de voir son nom imprimé un plaisir si exquis et si excessif qu'il semblait compenser son refus de la publicité.

Pour jouir de cette sensation le plus souvent possible, il s'abonnait à toutes les revues traitant de bibliophilie en général et de l'histoire américaine en particulier, et comme les allusions à sa bibliothèque abondaient dans les pages de ces publications, qui constituaient son unique lecture, il en vint à se considérer comme quelqu'un d'important aux yeux du public, et à se représenter avec plaisir l'intérêt qui naîtrait si les gens qu'il rencontrait dans la rue, ou en compagnie desquels il voyageait, apprenaient tout à coup qu'il était le possesseur de la collection Gryce.

La plupart des timidités ont de semblables compensations secrètes, et Miss Bart avait assez de discernement pour savoir que la vanité intime est en général proportionnelle à la modestie affichée. Avec une personne plus assurée, elle n'aurait jamais osé s'attarder si longtemps sur un unique sujet, ni à ce point exagérer l'intérêt qu'elle y trouvait ; mais elle avait deviné, à juste titre, que l'égotisme de Mr Gryce était un sol assoiffé exigeant d'être sans cesse nourri du dehors. Miss Bart avait le don de suivre le courant profond de ses pensées en paraissant naviguer à la surface de la conversation ; et, dans ce cas particulier, son excursion mentale prit la forme d'un rapide examen de l'avenir de Mr Percy Gryce conjugué au sien. Les Gryce étaient originaires d'Albany, nouveaux venus dans la métropole, où la mère et le fils étaient arrivés après la mort du vieux Jefferson Gryce, afin de prendre possession de sa maison de Madison

Avenue - une demeure sinistre, pierre brune au-dehors, noyer noir au-dedans, où la bibliothèque Gryce occupait une annexe à l'épreuve du feu qui ressemblait à un mausolée. Lily, cependant, savait tout sur eux : l'arrivée du jeune Mr Gryce avait fait tressaillir le cœur des mères à New York, et lorsqu'une fille n'a plus de mère pour palpiter à sa place, force lui est d'être elle-même sur ses gardes. Lily, par conséquent, ne s'était pas contentée de croiser volontairement le chemin du jeune homme ; elle avait fait la connaissance de Mrs Gryce, femme monumentale à la voix de prédicateur et à l'esprit tourmenté par les iniquités de ses domestiques, qui venait parfois rendre visite à Mrs Peniston afin d'apprendre de sa bouche comment elle s'y prenait pour empêcher la fille de cuisine de sortir en contrebande des provisions d'épicerie. Mrs Gryce faisait preuve d'une sorte de bienveillance impersonnelle : considérant les besoins individuels d'un œil soupçonneux, elle souscrivait aux œuvres dès que leur rapport annuel faisait mention d'un impressionnant excédent. Ses devoirs ménagers étaient multiples et divers, allant des inspections furtives des chambres des domestiques à des descentes inopinées à la cave ; mais jamais elle ne s'était permis beaucoup de plaisirs. Une fois, pourtant, elle avait fait imprimer en rubrique une édition spéciale du Rite de Sarum et en avait offert un exemplaire à tous les membres du clergé diocésain ; et l'album doré sur tranche dans lequel étaient collées leurs lettres de remerciements constituait le principal ornement de la table de son salon.

Percy avait été élevé selon les principes qu'une si excellente femme devait infailliblement inculquer. Toutes les variétés de la prudence et du soupçon avaient été greffées sur un tempérament de nature circonspecte et irrésolue, le résultat étant que Mrs Gryce n'aurait sans doute pas même eu besoin de lui arracher sa promesse de galoches, tant il était peu vraisemblable qu'il se hasardât au-dehors sous la pluie. Ayant atteint sa majorité, et hérité de la fortune que feu Mr Gryce s'était constituée grâce à un système breveté conçu pour évacuer l'air froid des hôtels, le jeune

homme avait continué de vivre avec sa mère à Albany ; mais lorsqu'une autre propriété importante tomba aux mains de son fils, à la mort de Jefferson Gryce, Mrs Gryce pensa que ce qu'elle appelait les « intérêts » de Percy exigeait sa présence à New York. En conséquence, elle s'installa dans la maison de Madison Avenue et son fils, dont le sens du devoir n'était pas moindre que celui de sa mère, passa tous les jours de semaine dans le superbe bureau de Broad Street où une fournée d'hommes pâles au maigre salaire avaient blanchi dans la gestion du patrimoine des Gryce, et où il fut initié avec tout le respect convenable aux moindres détails de l'art d'accumuler.

Pour ce qu'en savait Lily, telle avait jusqu'alors été l'unique occupation de Mr Gryce, et on aurait pu l'excuser de ne pas considérer comme trop ardue la tâche consistant à éveiller l'intérêt d'un jeune homme soumis à un régime aussi chiche. Quoi qu'il en fût, elle se sentait à ce point maîtresse de la situation qu'elle céda à un sentiment de sécurité qui chassa absolument de son esprit toute crainte de Mr Rosedale ainsi que les difficultés à l'origine de cette crainte.

L'arrêt du train à Garrisons ne l'aurait pas distraite de ces réflexions, n'eût-elle surpris une soudaine expression de détresse dans le regard de son compagnon. Son siège faisait face à la porte, et elle devina qu'il avait été troublé par l'approche d'une personne de connaissance ; un fait corroboré par les têtes qui se tournaient et une impression générale d'émoi que sa propre arrivée dans une voiture de chemin de fer était susceptible de produire.

Elle reconnut aussitôt les symptômes et ne fut pas surprise de s'entendre appeler d'une voix haut perchée par une jolie femme qui montait dans le train en compagnie d'une femme de chambre, d'un bull-terrier et d'un valet de pied chancelant sous le poids des sacs et des nécessaires.

« Oh ! Lily... vous allez à Bellomont ? Dans ce cas vous ne pouvez pas me céder votre place, je suppose. N'empêche qu'il me faut absolument une place dans cette voiture... garçon, il faut que vous m'en trouviez une tout de suite. N'est-il pas possible de déplacer quelqu'un ? Je veux être avec mes amis. Oh, comment allez-vous, Mr Gryce ? Ayez l'amabilité de lui faire comprendre qu'il me faut une place près de Lily et de vous. »

Mrs George Dorset, sans prêter attention aux efforts discrets d'un voyageur muni d'un gros sac qui faisait de son mieux pour lui faire de la place en descendant du train, restait debout dans le passage, propageant autour d'elle ce sentiment général d'exaspération que fait naître assez souvent autour d'elle une jolie voyageuse.

Elle était plus petite, plus mince que Lily Bart et son maintien trahissait une malléabilité nerveuse, comme s'il avait été possible de la bouchonner pour la glisser au travers d'un anneau, pareille aux sinueux atours dont elle faisait parade. Sa petite figure pâle semblait n'être que la monture de deux yeux sombres et magnifiés dont le regard illuminé contrastait curieusement avec son ton et ses gestes impérieux ; de sorte que, comme le fit remarquer l'un de ses amis, l'on eût dit un esprit désincarné qui prenait énormément de place.

S'étant finalement aperçue que le siège voisin de celui de Miss Bart était à sa disposition, elle s'en empara en dérangeant une nouvelle fois ses entours et expliqua qu'elle était arrivée de Mount Kisco le matin même dans sa voiture et qu'elle faisait le pied de grue à Garrisons depuis une heure, sans même la consolation d'une cigarette, sa brute de mari ayant négligé de lui remplir son étui avant qu'elle ne parte.

« Et, à l'heure qu'il est, je n'imagine pas qu'il vous en reste une seule, Lily, je me trompe ? » conclut-elle d'une voix plaintive.

Miss Bart surprit le regard stupéfait de Mr Percy Gryce, dont le tabac ne souillait jamais les lèvres.

« Quelle question absurde, Bertha ! s'exclama-t-elle, en rougissant au souvenir de la réserve qu'elle s'était constituée chez Lawrence Selden.

— Pourquoi, vous ne fumez pas ? Depuis quand avez-vous arrêté ? Quoi... vous n'avez jamais... ? Et vous non plus, Mr Gryce ? Ah, bien sûr... que je suis bête... je comprends. »

Et Mrs Dorset se laissa aller contre ses coussins de voyage avec un sourire qui fit souhaiter à Lily qu'aucun siège ne se fût trouvé disponible à côté du sien.

III

Le bridge, à Bellomont, durait habituellement jusqu'à une heure avancée, et lorsque Lily alla se coucher cette nuit-là elle avait joué trop longtemps pour son bien.

Peu désireuse des cogitations solitaires qui l'attendaient dans sa chambre, elle s'attarda dans le large escalier, plongeant les yeux dans le vestibule où les derniers joueurs de cartes étaient rassemblés autour du plateau de flûtes et de carafes à col d'argent que le majordome venait de disposer sur une table basse près du feu.

Le vestibule était à arcades, avec une galerie soutenue par des colonnes de marbre jaune pâle. Dans les angles, de hautes touffes de plantes en fleurs se détachaient sur un fond de feuillage sombre. Sur le tapis cramoisi, un limier et deux ou trois épagneuls sommeillaient voluptueusement devant le feu, et la lumière qui tombait du grand lustre central répandait ses lueurs sur la chevelure des femmes, faisant au moindre de leurs mouvements jaillir des étincelles de leurs bijoux.

À certains moments, des scènes comme celle-ci ravissaient Lily, satisfaisaient son sens de la beauté et son désir d'une existence aux dehors

apprêtés ; à d'autres, elles mettaient plus vivement en relief la maigreur des occasions se présentant à elle. Le présent moment était de ceux où dominait le sentiment de contraste, et elle se détourna avec impatience lorsque Mrs George Dorset, toute scintillante de paillettes serpentines, entraîna Percy Gryce dans son sillage vers un recoin intime, sous la galerie.

Non que Miss Bart craignît de perdre l'ascendant qu'elle venait d'acquérir sur Mr Gryce. Mrs Dorset pouvait certes l'étonner ou l'éblouir, mais elle n'avait ni l'habileté ni la patience nécessaires à sa capture. Elle était trop imbue d'elle-même pour pénétrer les arcanes de sa timidité et, d'ailleurs, pourquoi s'en fût-elle donné la peine ? Tout au plus pourrait-elle se distraire, pour un soir, en se jouant de sa simplicité - après quoi il ne serait plus qu'un fardeau pour elle et, sachant cela, elle avait bien trop d'expérience pour l'encourager. Mais la seule pensée de cette autre femme, capable à volonté de s'emparer d'un homme puis de le rejeter, sans avoir à le considérer comme un éventuel facteur favorisant ses projets, remplissait Lily Bart d'envie. Percy Gryce l'avait assommée tout un après-midi - à seulement y songer, l'écho lui revenait de sa voix monotone - mais elle ne pouvait l'ignorer le lendemain, il lui fallait donner suite à ses premiers succès, se résigner à un ennui renouvelé, être de nouveau disposée à complaire et s'adapter, le tout dans le mince espoir qu'il se déciderait peut-être, en fin de compte, à lui faire l'honneur de l'assommer à vie.

C'était un destin haïssable - mais comment y échapper ? Quel choix avait-elle ? Être elle-même, ou une Gerty Farish. En entrant dans sa chambre aux lumières doucement tamisées, avec son peignoir de dentelle jeté sur le couvre-lit de soie, ses petites pantoufles brodées devant le feu, l'air embaumé par un vase d'œillets, et les derniers romans et revues, pas encore coupés, empilés sur une table près de la lampe, elle eut une vision de l'appartement exigü, de ses médiocres commodités et de ses horribles

tapisseries. Non ; elle n'était pas faite pour un cadre de vie minable et miséreux, pour les sordides compromis de la pauvreté. Tout son être s'épanouissait dans une atmosphère de luxe ; c'était le milieu dont elle avait besoin, le seul climat où elle pût respirer. Mais le luxe des autres n'était pas ce qu'elle voulait. Quelques années auparavant, il lui avait suffi : elle avait pris son tribut quotidien de plaisir sans s'inquiéter des pourvoyeurs. À présent, les obligations imposées en retour commençaient à l'irriter, comme le sentiment de n'être que pensionnée par l'opulence qui avait naguère paru lui appartenir. À certains moments, elle se rendait même compte qu'il lui faudrait s'acquitter de sa quote-part.

Elle avait longtemps refusé de jouer au bridge. Elle savait ne pas en avoir les moyens et redoutait de contracter un goût si dispendieux. Elle avait eu une illustration de ce danger chez plus d'une de ses fréquentations - chez le jeune Ned Silverton, par exemple, le charmant garçon blond maintenant assis, éperdu d'une abjecte admiration, aux côtés de Mrs Fisher, une superbe divorcée dont les yeux comme les robes étaient aussi tapageurs que les gros titres traitant de son « cas ». Lily se souvenait du temps où le jeune Silverton s'était par accident introduit dans leur cercle, avec son air d'Arcadien égaré, auteur de charmants sonnets publiés dans le journal de son collègue. Il s'était depuis lors découvert un penchant pour Mrs Fisher et pour le bridge, et celui-ci, du moins, l'avait entraîné à des dépenses plus d'une fois réglées par deux sœurs, vieilles filles éreintées, qui, admirant follement ses sonnets, se privaient du sucre dans leur thé pour maintenir à flot leur chéri. Le cas de Ned, Lily le connaissait bien : elle avait vu ses yeux charmants - plus chargés de poésie que ses sonnets - passer de la surprise à l'amusement, puis de l'amusement à l'anxiété au fur et à mesure qu'il tombait sous la férule du terrible dieu du hasard ; et elle craignait de se découvrir d'identiques symptômes.

Car, l'année précédente, elle s'était aperçue que ses hôtesse s'attendaient à ce qu'elle prît place à la table de jeu. C'était l'un des tributs qu'il lui fallait payer pour leur hospitalité durable, ainsi que pour les robes et les bijoux qui venaient parfois renouveler son indigente garde-robe. Et, depuis qu'elle jouait régulièrement, la passion lui en était venue. Une ou deux fois, les derniers temps, elle avait gagné une somme importante et, au lieu de la mettre de côté pour parer aux pertes futures, elle l'avait dépensée en toilettes et en bijoux ; et le désir de réparer cette imprudence, mêlé à la griserie croissante du jeu, l'avait conduite à risquer des mises plus élevées à chaque nouvelle tentative. Elle essayait de se disculper en alléguant que, dans la coterie des Trenor, si l'on jouait, c'était pour jouer gros, sauf à passer pour bégueule ou pour pingre ; mais elle savait que la passion du jeu l'avait gagnée et que, dans son milieu actuel, il y avait peu d'espoir d'y résister.

Ce soir, le sort n'avait cessé de lui être contraire, et la petite bourse d'or qui pendait avec ses breloques était presque vide lorsqu'elle regagna sa chambre. Elle ouvrit l'armoire, en sortit sa boîte à bijoux, chercha sous le plateau le rouleau de billets où elle avait pris de quoi regarnir sa bourse avant de descendre dîner. Il ne restait que vingt dollars : cette découverte fut si saisissante que l'espace d'un instant elle s'imagina avoir été volée. Puis elle prit du papier et un crayon et, s'étant assise à sa table de travail, elle essaya de faire le compte de ce qu'elle avait dépensé dans la journée. Ses tempes battaient de fatigue et il lui fallut recommencer plusieurs fois l'opération ; mais elle comprit enfin qu'elle avait perdu trois cents dollars aux cartes. Elle sortit son chéquier pour voir si le solde était plus important que dans son souvenir mais s'aperçut alors qu'elle s'était trompée dans l'autre sens. Elle reprit ses calculs ; pourtant, elle eut beau compter et recompter, elle ne put faire réapparaître les trois cents dollars évanouis. C'était la somme qu'elle avait mise de côté pour amadouer sa couturière - à moins qu'elle ne choisît de donner cet os à ronger au

bijoutier. De toute façon, elle en avait tellement l'emploi que cette pénurie même l'avait poussée à gonfler les enjeux dans l'espoir de se renflouer. Mais elle avait évidemment perdu, elle qui en était au sou près, alors que Bertha Dorset, que son mari couvrait d'or, avait dû empocher au moins cinq cents dollars, et Judy Trenor, qui aurait pu se permettre de perdre mille dollars par soir, avait quitté la table un tel tas de billets entre les mains qu'elle n'était pas parvenue à serrer celles de ses invités venus lui souhaiter bonne nuit.

Un monde où de telles choses pouvaient se produire semblait à Lily Bart un misérable séjour ; il faut dire qu'elle n'avait jamais pu comprendre les lois d'un univers à ce point disposé à la laisser en dehors de ses calculs.

Elle commença à se déshabiller sans sonner sa femme de chambre qu'elle avait envoyée se coucher. Elle était asservie depuis assez longtemps au plaisir des autres pour faire preuve d'égards envers ceux qui dépendaient du sien, et dans ses heures d'amertume la frappait le fait qu'elle et sa femme de chambre fussent dans une position comparable, à ceci près que cette dernière percevait plus régulièrement ses gages.

Assise devant le miroir à se brosser les cheveux, elle avait le visage hâve et pâle, et elle remarqua avec effroi deux petites lignes près de sa bouche, défauts à peine visibles dans la courbe lisse de la joue.

« Oh ! il faut que je cesse de me faire du souci ! » s'exclama-t-elle. « À moins que ce ne soit que la lumière électrique », se dit-elle en bondissant de son siège pour allumer les bougies sur la coiffeuse.

Elle éteignit tous les éclairages muraux et s'observa à la flamme des bougies. L'ovale blanc de son visage émergea, indécis, de l'arrière-fond d'ombre, flouté par le halo incertain comme par une brume ; mais les deux lignes près de la bouche étaient toujours là.

Lily se leva et se déshabilla en hâte.

« C'est seulement parce que je suis fatiguée et que j'ai tant de tracas abjects », se répétait-elle sans cesse ; et que d'aussi dérisoires soucis

pussent laisser leur empreinte sur une beauté qui était sa seule arme pour les vaincre constituait à ses yeux une injustice de plus.

Mais les tracas abjects étaient là et ne la quittaient pas. Elle en revint avec lassitude à l'idée de Percy Gryce, comme un trimardeur ramasse son lourd fardeau et poursuit son chemin après un bref repos. Elle était presque certaine de l'avoir « ferré » : encore quelques jours d'efforts et elle toucherait sa récompense. Néanmoins, la récompense même semblait à cet instant avoir un goût désagréable : l'idée de sa victoire ne la délectait pas. Ce serait le repos après tant de tracas, rien de plus - et comme cela lui aurait semblé peu de chose, quelques années plus tôt ! Ses ambitions s'étaient progressivement rétrécies dans l'atmosphère desséchante de l'échec. Mais pourquoi avait-elle échoué ? Devait-elle s'en accuser elle-même ou s'en prendre à la fatalité ?

Elle se rappela que sa mère, une fois perdu leur argent, lui disait de temps à autre avec une sorte de farouche esprit de vengeance : « Mais tu récupéreras tout ça - tu récupéreras tout, avec la tête que tu as... » Ce souvenir suscita un cortège d'images et, étendue dans l'obscurité, elle se mit à reconstruire le passé d'où son présent était issu.

Une maison où personne ne dînait jamais, à moins qu'il n'y eût « du monde » ; une sonnette d'entrée qui ne cessait de tinter ; la table du vestibule jonchée d'enveloppes carrées ouvertes à la hâte et d'enveloppes oblongues qui prenaient la poussière dans les profondeurs d'un pot de bronze ; une succession de bonnes françaises et anglaises donnant congé dans un chaos d'armoires et de placards pillés à la hâte ; une dynastie, en mutation tout aussi perpétuelle, de nurses et de valets de pied ; des querelles à l'office, dans la cuisine et au salon ; des voyages en Europe précipités, suivis de retours avec des malles débordantes et de journées entières d'interminable déballage ; des débats, deux fois l'an, sur la destination à envisager pour l'été ; de grises périodes d'économie et de

brillantes réactions de dépense – tel était le décor des premiers souvenirs de Lily Bart.

Ce tumulte, qu'on appelait foyer, était gouverné par la figure vigoureuse et déterminée d'une mère encore assez jeune pour réduire ses robes de bal en haillons, tandis que l'indistincte silhouette d'un père aux tons neutres occupait l'espace séparant le majordome de l'homme qui venait remonter les pendules. Même aux yeux de l'enfance, Mrs Hudson Bart avait paru jeune ; mais Lily ne pouvait se rappeler un temps où son père n'eût point été dégarni et légèrement voûté, ni eu le poil grisonnant, le pas las. Elle devait plus tard apprendre avec stupéfaction qu'il n'avait que deux ans de plus que sa mère.

Lily voyait rarement son père en plein jour. Il se trouvait « en ville » toute la journée et, l'hiver, la nuit était déjà tombée depuis longtemps lorsqu'elle entendait son pas traînant dans l'escalier et sa main pousser la porte de la salle d'étude. Il l'embrassait en silence et posait une ou deux questions à la nurse ou à la gouvernante ; puis la femme de chambre de Mrs Bart venait lui rappeler qu'il dînait à l'extérieur, et il s'éloignait en hâte avec un signe de tête à Lily. L'été, quand il venait passer avec elles un dimanche à Newport ou à Southampton, il était encore plus effacé et silencieux que l'hiver. Le repos semblait le fatiguer, et il restait assis des heures durant à fixer la mer depuis un coin tranquille de la véranda, ignorant le tapage, à quelques pas de là, qui caractérisait l'existence de sa femme. Pourtant, de façon générale, Mrs Bart et Lily allaient passer l'été en Europe et, avant que le vapeur fût à mi-chemin, Mr Bart avait sombré à l'horizon. Des vitupérations parvenaient à sa fille s'il avait négligé d'envoyer ses subsides à Mrs Bart ; mais d'ordinaire il n'était jamais question de lui et l'on n'y pensait guère avant qu'il n'apparût, patient et voûté, sur le quai de New York, et ne fît office de tampon entre l'ampleur du charroi de sa femme et les restrictions de la douane américaine.

Cette vie décousue et agitée rythma ainsi l'adolescence de Lily : cours brisé, en zigzag, que descendait l'embarcation familiale sur un rapide courant de gaieté, les remous d'un besoin perpétuel - d'argent, toujours et encore - menaçant de l'entraîner par le fond. De l'argent, Lily ne se souvenait pas qu'il y en eût jamais eu assez et, pour une raison mystérieuse, c'était toujours à son père que revenait la faute de cette insuffisance. Ce n'était assurément pas celle de Mrs Bart, dont ses amis vantaient les « merveilleux talents d'organisation ». Mrs Bart était célèbre en raison des effets illimités qu'elle tirait de moyens limités ; et, pour cette dame et ses connaissances, il y avait quelque chose d'héroïque à vivre comme si l'on était beaucoup plus riche que ne l'indiquait son compte en banque.

Lily était naturellement fière des dispositions de sa mère à cet égard : elle avait été élevée dans l'idée que, quoi qu'il en coûte, il faut avoir un bon cuisinier et se vêtir d'une façon que Mrs Bart disait « décente ». Le pire reproche que Mrs Bart pût faire à son mari était de lui demander s'il s'attendait à la voir « vivre comme les cochons », la réponse, toujours négative, justifiant l'envoi à Paris d'un câble pour passer commande d'une robe ou deux, ainsi que le coup de téléphone informant le joaillier que, toute réflexion faite, il pouvait faire livrer le bracelet de turquoise que Mrs Bart avait examiné le matin.

Lily connaissait des gens qui « vivaient comme les cochons » ; leur aspect et leurs entours expliquaient la répulsion éprouvée par sa mère envers ce mode d'existence. C'étaient, pour la plupart, des cousins qui habitaient des maisons minables aux murs ornés de gravures tirées du *Voyage de la vie* de Thomas Cole, employant des souillons qui répondaient « Ch' sais pas, je vais voir » à des visiteurs se présentant à une heure où les gens raisonnables sont théoriquement, sinon pour de bon, sortis. Le plus dégoûtant dans l'affaire était que nombre de ces cousins étaient riches : aussi Lily s'imprégna-t-elle de l'idée que si les gens vivaient comme les

cochons, c'était par choix, et parce que leur manquaient les critères appropriés de conduite. Elle en conçut un sentiment de supériorité raisonné, et elle n'avait pas besoin des commentaires de Mrs Bart sur les vieilles toupies et les radines de la famille pour stimuler le vif instinct qui la poussait vers la splendeur.

Ce texte a paru dans *Chroniques de New York*
(« Quarto », Éditions Gallimard).

© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française et les préfaces.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Gallimard

LA MAISON DE LIESSE, 1982 (L'Imaginaire n° 417).

VOYAGE AU MAROC, 1998 (L'Imaginaire n° 446).

LE TRIOMPHE DE LA NUIT. Histoires de fantômes I, collection Arcanes / Joëlle Losfeld, 2001.

GRAIN DE GRENADE. Histoires de fantômes II, collection Arcanes / Joëlle Losfeld, 2001.

CHRONIQUES DE NEW YORK. Romans, nouvelles, collection Quarto, 2024.

Dans la collection Folio 3 €

LES LETTRES. *Texte extrait du recueil* Le fils et autres nouvelles, n° 3935, 2003.

LE MIROIR *suivi de* **MISS MARY PASK**. *Nouvelles extraites du recueil* Grain de grenade, n° 5185, 2011.

Aux Éditions du Mercure de France

ETHAN FROME, 1978 (L'Imaginaire n° 128 ; #formatpoche P.O.L).

LE FILS ET AUTRES NOUVELLES, 1991 (L'Imaginaire n° 455).

LA FRANCE EN AUTOMOBILE, 2015 (Folio n° 6300).

TABLE DES MATIÈRES

La traversée de Lily Bart

Objet, mon bel objet...

La maison de liesse

Livre I

I

II

III

Edith Wharton

La maison de liesse

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc Chénétier
Préfaces d'Alice Kaplan et Emmanuelle Delanoë-Brun

Lily Bart, orpheline ruinée, cherche désespérément à faire un beau mariage pour assurer sa position sociale. Cependant, difficile de naviguer dans les courants traîtres d'un monde fondé sur les apparences. Tirillée entre son éducation futile et ses idéaux de liberté, d'amour et de grandeur, Lily évolue jusqu'à l'inévitable au milieu des bals somptueux, des dîners extravagants. Détruite par le scandale, minée par des dilemmes moraux, elle devient le symbole d'une vie violentée.

À sa sortie en 1905, ce grand roman de mœurs a suscité la controverse mais a rencontré un succès immédiat.

Situé dans la haute société new-yorkaise du XIX^e, où seule compte la richesse affichée, *La maison de liesse* explore l'impact des normes sociales sur le destin des femmes.

Dans cette nouvelle traduction, Edith Wharton est au sommet de son art, subtilement cynique et bouleversante.

Cette édition électronique du livre
La maison de liesse d'Edith Wharton
a été réalisée le 3 juin 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073070647 - Numéro d'édition : 632922).
Code produit : Q06972 - ISBN : 9782073070654.
Numéro d'édition : 632923.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo